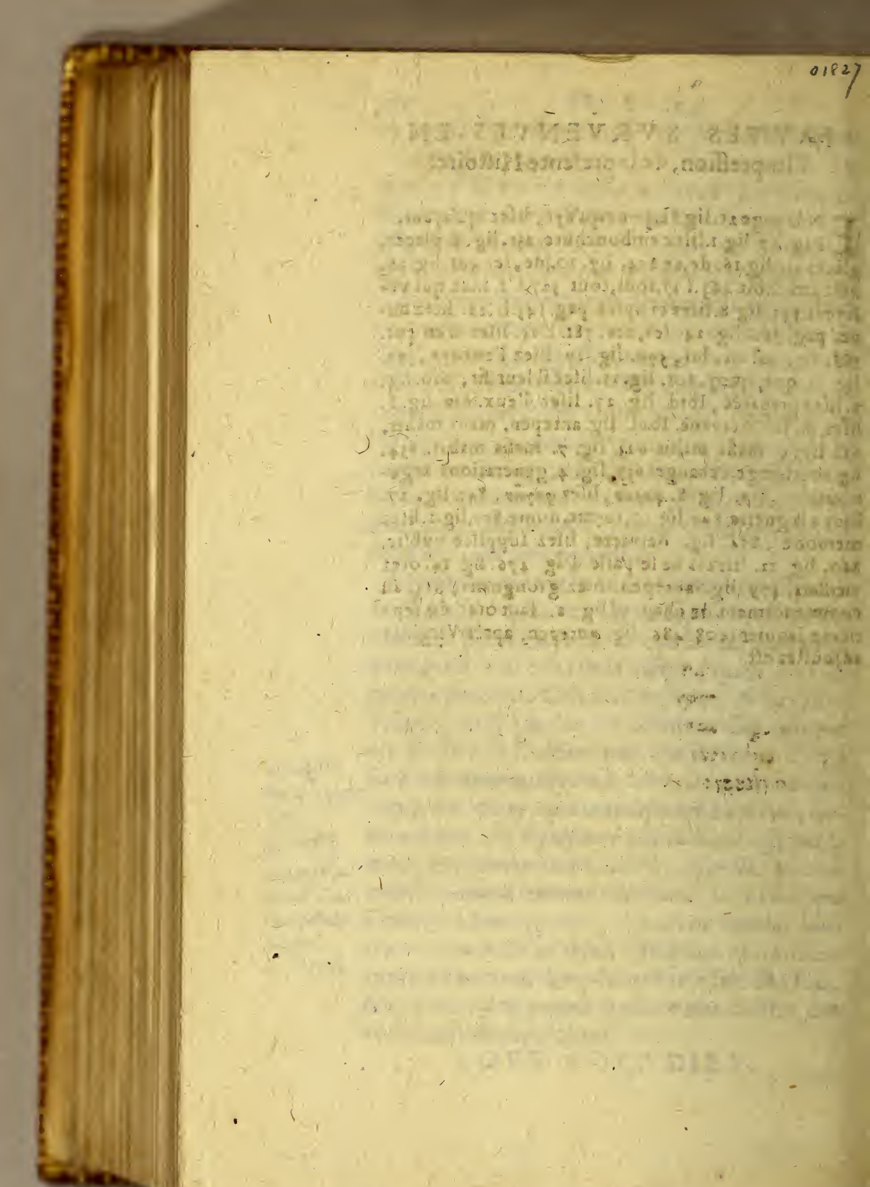

GAUDEO


GAUDEO
John Carter Brown.

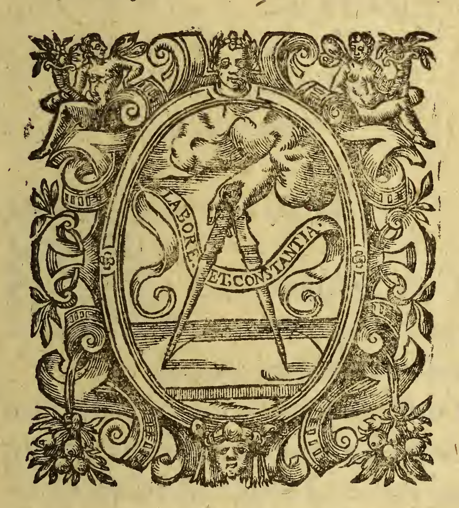




LES MVSES DE LA NOVVELLE FRANCE.

A MONSEIGNEVR LE CHANCELLIER.

Auia Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo.



A PARIS,
Chez ADRIAN PERIER, ruë saint Iacques, au Compas d'or.

M. DC. XVIII.



A

MONSEIGNEVR MESSIRE
NICOLAS BRVLART
Seigneur de Sillery, Chancellier de France & de Navarre.

MONSEIGNEVR,

LES Muſes de la NOVVELLE-FRANCE ayans paſſé d'vn autre monde à cétui-ci, aujourd'hui ſe preſentent à voz piés en eſperance de recevoir quelque bon accueil de vous, qui étant le Pere de celles qui reſident ſur le Parnaſſe de nôtre France Gaulloiſe & Orientale, de-

ſirent auſſi que de cette méme affection vne flamme ſorte, qui les environne & reçoive en ſa tutele. Que ſi elles ſont mal peignées, & ruſtiquement vétues; conſiderez, Monſeigneur, le païs d'où elles viennent, inculte, heriſſé de foréts, & habité de peuples vagabons, vivans de chaſſe, aymans la guerre, mépriſans les delicateſſes, non civiliſés, & en vn mot qu'on appelle Sauvages: & attribués à la communication qu'elles ont euë avec eux, & aux flots de la mer, leur defaut: ie veux dire, ſi elles ne ſont en ſi bonne conche & en bon point comme celles qui ont accoutumé de ſe preſenter à vous. Elles ſont encore pour le preſent ſemblables à ces poiſſons appellés Abramides en la Pécherie d'Oppian, qui ſans demeure certaine changent perpetuellement de place, ſe trouvans

bien en toute ſorte de terre, au cõtraire de pluſieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poiſſons vrayment figure du peuple Hebrieu, & de la vie de ce monde, ſoit qu'on les prenne par leur nom, ſoit que l'on conſidere leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a creés, ainſi que le grand Abraham pere des croyans, duquel non ſans cauſe ilz portent le nom. Mais s'il arrive, Monſeigneur, que par vôtre faveur, aſſiſtance, & ſupport, elles ſoient vn jour arretées és montagnes du Port Royal & ruiſſeaux qui en decoulent, & ayent le moyen de ſe rendre plus civiles, & mieux venantes à la cadence des fredons d'Apollon : ainſi qu'aux premiers temps és ſolennitez publiques & ſaintes on danſoit & chantoit des hymnes & cantiques, *Iuges 21. verſ. 19. 21. & 2. Sam. cha. 6.*

tant de vive voix, que ſur tous inſtrumens de Muſique à l'honneur du vray Dieu : De méme elles feront ſouz vos auſpices maintes fétes ſolennelles, où vôtre nom ſera exalté, & en leurs chanſons rememorez les bien-faits de celui, qui aprés avoir bien merité de ſon Roy, de ſa patrie, & de toute la Chrétienté, aura encore pris vn ſoin non indigne d'vn Chancellier de France, qui ſera d'ayder à l'établiſſement des Muſes en la France Nouvelle, tranſ-marine, & Occidentale, pour la converſion des peuples infideles.

Vôtre tres-humble & treſobeiſſant ſerviteur

MARC LESCARBOT
Vervinois.



LES MVSES DE LA NOVVELLE-FRANCE.

AV ROY.

ODE PINDARIQVE presentée à sa Majesté en Novembre mil six cens sept.

STROPH. I.



EPTVNE, *donne moy des vers*
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Vnivers
Ait produit de longue memoire.
Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes noz vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore ie vole
Cornant son renom jusqu'au pole,
Et que porté d'vn trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Je l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

Vers faits au partir du Port Royal pour retourner en France.

ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez moy
Si pour cette heure ie m'addresse
Ailleurs qu'à vous; & si la loy
De vous invoquer ie transgresse.
Ie ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que ie rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
De mon chant le ton ie demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire & de rage,
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonne
D'vn chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince & mon Roy
Par qui respire nôtre France
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clemence.
Lui qui parmi tant de hazars
Qui l'ont suivi de toutes parts

A veincu l'effort de Fortune,
Laquelle en lui n'a part aucune.
Car ſa vertu tant ſeulement
Du haut des cieux favoriſée
A juſques dans le Firmament
Sa Majeſté authoriſée.

ANTISTROPH.

Le jour qu'en France commença
A luire ſa belle lumiere
Le conſeil des Dieux s'amaſſa
Pour ſçavoir de quelle maniere
Ilz pourroient honorer celui
Qui devoit étre vn jour l'appui
De mainte gent abandonnée
A qui du ciel n'eſt point donnée
La conoiſſance de ſon bien
Et de maint peuple & mainte ville
Policée ſouz le lien
De la ſocieté ciuile.

EPOD.

Mars lui donna ſa valeur,
Hercule donna ſa force,
Et Iupiter ſa terreur,
Qui la force méme force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier bien trempée
Vne foudroyante épée
Qu'en preſent il lui donna
Pour en frapper les rebelles,
Et la rogue nation
Qui nous a fait des quereles
Souz feinte religion.

STROPH. 3.

Il n'étoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre & beau
S'endurcissoit à la souffrance
Des âpres & dures rigueurs
Des froidures & des chaleurs,
Afin qu'vn jour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin étoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel,
Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a jamais veu sommeiller,
Ou les mains avoir endormies,
Quand il a fallu chamailler
Dessus les troupes ennemies?
Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que méme la France,
France nourrice des guerriers
Par ses longs travaux fatiguée
Est le sujet de ses lauriers
Pour s'étre contre lui liguée.

EPOD.

Et aprés s'étre soumis
La populace mutine;
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine
Afin qu'vne ferme paix
Au moyen de la Iustice

En sa maison s'établisse
Qui soit durable à jamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'oncques elle chancelle
Ni d'vn, ni d'autre côté,

STROPH. 4.

Grand Roy nous te devons ceci,
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encor vn souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la posterité
Entende que ta pieté
N'étoit dedans ta France enclose.
Il faut, grand Roy, faire vne chose,
Il faut ores du Tout-puissant
Porter le nom souz ta banniere
Où son Soleil resplendissant
Chacun jour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Aye doncques compassion
De tant de peuples qui perissent
Sans loix & sans Religion,
Et de leur misere gemissent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Ioindre avec nous en mémes vœux,
Et faire de tous vne Eglise,
Si ta bonté les favorise.
Mais si ton pouvoir souverain
Ne soutient vn si grand affaire,
Mais si tu retires ta main,
Qui est-ce qui le pourra faire?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'vne antique destinée
A prononcé qu'vn grand Roy
Seroit aprés mainte année
Du vieil tige des François,
Qui regiroit en justice
Par vne sainte police
Conjointe aux divines loix
Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.

Voyez les Chapitres 12. & 13. liv. 4. de l'Histoire de la Nouvelle France.

APRES que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-Frãce le sieur du Pont Gravé qui en étoit parti dés le seziéme de Iuillet, desesperant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison des-ja se passoit, ayant rencontré par vn grand heur quelques vns de noz gens (qui à la veuë de la terre du port de Campseau s'étoient mis dans vne chalouppe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous vint trouver avec beaucoup de rejouïssance d'vne part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & vne patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu ie lui fis ces vers ici parmi le tintamatre d'vn peuple confus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, léquels vers furent depuis imprimés à la Rochelle.

A-DIEV AVX FRANCOIS retournans de la Nouvelle-France en la France Gaulloiſe.

Du 25. d'Aouſt 1606.



LLEZ *donques, vogués, ô troupe genereuſe,*
Qui avez ſurmonté d'une ame courageuſe
Et des vents & des flots les horribles fureurs,
Et de maintes ſaiſons les cruelles rigueurs,
Pour conſerver ici de la Françoiſe gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.
Allez donques, vogués, puiſſiez vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir ſon Ithaque fumer:
Et puiſſions nous encor au retour de l'année
La méme troupe voir par-deça retournée.
Fatiguez de travaux vous nous laiſſés ici
Ayans également l'vn de l'autre ſouci,
Vous, que nous ne ſoyons ſaiſis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies:
Nous, qu'vn contraire flot, ou vn ſecret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais vn point entre nous met de la difference,
C'eſt que vous allez voir les beautez de la France,
Un royaume enrichi depuis les ſiecles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux:
Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.

Nous avions été deux mois & demi ſur mer. Pour les maladies, voy liv. 4. ch. 6.

Demeurons étonnez sur ce marin rivage,
Privez du doux plaisir & du contentement
Que là vous recevrez dés vôtre avenement.
Que di-je, ie me trompe, en ce lieu solitaire,
L'homme juste a dequoy à soy-méme complaire,
Et admirer de Dieu la haute Majesté,
Descri-ption du Port Royal. *S'il en veut contempler l'agreable beauté.*
Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
On ne trouuera rien si beau, ne si parfait
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'vn long trait.
Y desirez vous voir vne large campagne?
La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
Y desirez vous voir des côtaux à l'entour?
C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le sejour.
Y voulez vous avoir le plaisir de la chasse?
Vn monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
Voules vous des oiseaux avoir la venaison?
Par bendes ils y sont chacun en sa saison.
Cherchez-vous changement en vótre nourriture?
La mer abondamment vous fournit de pâture,
Aymez-vous des ruisseaux le doux gazoüillement?
Les côtaux enlassés en versent largement.
Cherchez vous le plaisir des verdoyantes iles?
Ce Port en contient deux capables de deux villes.
Aymez-vous d'vn Echo la babillarde voix?
Ici peut vn Echo répondre trente-fois.
Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne
Trente fois à l'entour le méme coup resonne,
Et semble au tremblement que Megere à l'envers
Soit préte d'écrouler tout ce grand Univers.
Aymez-vous voir le cours des rivieres profondes?
Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,

Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
Elle se porte aussi d'vn plus orgueilleux flot,
Et préques assourdit de son bruiant orage
Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage.
Bref, contre l'ennemi voulez-vous étre fort?
Ce lieu rien que du Ciel ne redoute l'effort.
Car de deux boulevers Nature a son entrée
Si hautement muni, que toute la contrée
Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
Et en toute saison vivre ioyeusement.
Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
Pour faire ton renom par l'univers insigne,
Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
En bref tu sentiras la celeste faveur
En ton sein decouler ainsi qu'vne rousee
Qui tombe doucement sur la terre embrasee
Au milieu de l'Eté. Que si on n'a encor
De tes veines tiré la riche mine d'or,
L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses,
Gardent comme en depos sont de belles richesses
Pour le commencement, & peut étre qu'vn jour
Sera la mine d'or découverte à son tour.
Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
Et du blé & du vin, pour aprés entreprendre
Vn vol plus elevé (car le bord de tes eaux
Peut fournir de pature à mille grans troupeaux)
Et des villes batir, des maisons, & bourgades,
Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
Et pour changer les mœurs de cette nation
Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.
O trois fois Tout-puissant, ô grād Dieu que i'adore:
Ores que ton Soleil envoye son Aurore
Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,

Plin liv. 6. cha. 29. dit que le Nil aux Catadupes fait vn si grand saut, que du bruit ceux de Stadisis en perdent l'ouye.

Au pays des Armouchiquois il y a blés & vignes.

Vueilles d'vn œil piteux ce peuple regarder,
Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop prolongeant, helas! sa divine carriere

C'est le sieur du Pont de Hôfleur.

DV PONT *dont la vertu vole jusques aux cieux*
Pour avoir sceu domter d'vn cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accravanter tes veines,
Ayant eté ici laissé pour conducteur
A ceux-là qui poussez d'vne pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle-France
De leur propre maison la dure & longue absence;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont jadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques bors,
Et pour la méme cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'vne maratre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimeterre:
Qu'ici à peu de frais, sans qu'vn robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas,
Il se peut acquerir vne gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus profitable.

Malebarre est vne côte pleine de basses & fort dangereuse.

Allez doncques, vogués, ô genereux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Mallebarre
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à vn fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et la méme éprouver si la Nouvelle-France
A noz travaux rendra selon nôtre esperance.
Neptune, si jamais tu as favorisé

Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont vsé ;
Vray Neptune, fay nous chacun où il desire
A bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deça conu en maintes regions,
Et bien-tot frequenté de toutes nations.



LE THEATRE DE NEPTVNE EN LA NOVVELLE-FRANCE

Representé sur les flots du Port Royal le quatorziéme de Novembre mille six cens six, au retour du Sieur de Poutrincourt du païs des Armouchiquois.

Neptune commence revétu d'vn voile de couleur bleuë. & de brodequins, ayant la chevelure & la barbe longues & chenuës, tenant son Trident en main, assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit chariot trainé sus les ondes par six Tritons jusques à l'abord de la chaloupe où s'étoit mis ledit Sieur de Poutrincourt & ses gens sortant de la barque pour venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Neptune commence ainsi.

NEPTVNE.

ARRETE, † Sagamos, *arréte toy ici,*
Et regardes vn Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Je suis de Iupiter & de Pluton le frere.

† C'est vn mot de Sauvage, qui signifie Capitaine.

Entre nous trois jadis fut parti l'Vnivers,
Iupiter eut le ciel, Pluton eut les Enfers,
Et moy plus hazardeux eu la mer en partage,
Et le gouvernement de ce moite heritage.
NEPTVNE c'est mon nom, Neptune l'vn des Dieux
Qui a plus de pouvoir souz la voute des cieux.
Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
Il lui faut implorer le secours de Neptune.
Car celui qui chez soy demeure cazanier
Merite seulement le nom de cuisinier.
Ie fay que le Flamen en peu de temps chemine
Aussi-tot que le vent iusques dedans la Chine.
Ie fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
D'vn autre pole voir les inconuz flambeaux,
Et les bornes franchir de la Zone torride,
Ou boüillonnent les flots de l'element liquide.
Charle-magne. Sans moy le Roy François d'vn superbe elephant
N'eust du Persan receu le present triumphant:
Et encores sans moy onc les François gendarmes
Es terres du Levant n'eussent porté leurs armes.
Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,
Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
Que le monde insensé folatrement adore.
Bref sans moy le marchant, pilote, marinier
Seroit en sa maison comme dans vn panier
Sans à-peine pouvoir sortir de sa province.
Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
Que i'auroy separé de mes profondes eaux.
Et toy-même sans moy aprés tant d'actes beaux
Que tu as exploités en la Françoise guerre,
N'eusses eu le plaisir d'aborder cette terre.
C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté

Quand de me visiter tu as eu volonté.
Et nagueres encor c'est moy qui de la Parque
Ay cent fois garenti toy, les tiens, & ta barque,
Ainsi ie veux toujours seconder tes desseins,
Ainsi ie ne veux point que tes effortz soient vains,
Puis que si constamment tu as eu le courage,
De venir de si loin rechercher ce rivage,
Pour établir ici vn Royaume François,
Et y faire garder mes statuts & mes loix.
Par mon sacré Trident, par mon sceptre ie jure
Que de favoriser ton projet i'auray cure,
Et oncques ie n'auray en moy-méme repos
Qu'en tout cet environ ie ne voye mes flots
Ahanner souz le faix de dix milles navires
Qui facent d'vn clin d'œil tout ce que tu desires.
Va donc heureusement, & poursui ton chemin
Où le sort te conduit: car ie voy le destin
Preparer à la France vn florissant Empire
En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
Le renom immortel de De Monts & de toy
Souz le regne puissant de HENRY *vôtre Roy.*

Neptune ayant achevé, vne trompete commence à éclater hautement & encourager les Tritons à faire de méme. Ce-pendant le sieur de Poutrincourt tenoit son epée nuë en main, laquelle il ne remit point au fourreau iusques à ce que les Tritons eurent prononcé comme s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grand Sagamos*) tu peux te dire heureux*
Puis qu'vn Dieu te promet fauorable assistance

En l'affaire important que d'vn cœur vigoureux
Hardi tu entreprens, forçant la violence
D'Æole, qui toujours inconſtant & leger,
Tantot adeſquidés † tantot pouſsé d'envie,
Veut te precipiter, & les tiens au danger.
Neptune eſt vn grand Dieu, qui cette jalouſie
Fera comme fumée en l'air évanoüir :
Et nous ſes poſtillons, malgré l'effort d'Æole,
Ferons en toutes parts de ton courage oüir
Le renom, qui deſ-ja en toutes terres vole.

† Mot de Sauvage qui ſignifie Ami.

DEVXIEME TRITON.

Si Iupiter eſt Roy és cieux
Pour gouverner ça bas les hommes,
Neptune auſsi l'eſt en ces lieux
Pour méme effect; & nous qui ſommes
Ses ſuppos, avons grand deſir
De voir le temps & la iournée
Qu'ayes de tes travaux plaiſir
Apres ta courſe terminée,
Afin qu'en ces côtes ici
Bien-tot retentiſſe la gloire
Du puiſſant Neptune: & qu'ainſi
Tu eterniſes ta memoires.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occaſion
De loüer la devotion
De tes enfans dont le courage
Se montre plus grand en cet âge
Qu'il ne fit onc és ſiecles vieux,
Etans ardemment curieux
De faire éclater tes loüanges
Juſques aux peuples plus étranges,
Et graver ton los immortel

Méme ſouz ce monde mortel.
Ayde doncques & favoriſe
Vne ſi louable entrepriſe,
Neptune s'offre à ton ſecours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute l'humaine force,
Si quelqu'vn contre toy s'efforce.
„ Il ne faut jamais rejetter
„ Le bien qu'vn Dieu nous veut preter.

QVATRIEME TRITON.

Celui qui point ne ſe hazarde
Montre qu'il a l'ame coüarde.
Mais celui qui d'vn brave cœur
Mépriſe des flots la fureur
Pour vn ſujet rempli de gloire
Fait à chacun aiſément croire
Que de courage & de vertu
Il eſt tout ceint & revetu,
Et qu'il ne veut que le ſilence
Tienne ſon nom en oubliance.
Ainſi ton nom (grand Sagamos*)*
Retentira deſſus les flots
D'or-en-avant, quand deſſus l'onde
Tu découvres ce nouveau monde,
Et y plantes le nom François,
Et la Majeſté de tes Rois.

CINQVIEME TRITON.

Vn Gaſcon prononça ces vers à peu prés à ſa langue.

Sabets aquo que volio diro,
Aqueſte Neptune bieillart
L'autre jou faiſio del bragart,
Et comme vn bergalant ſe miro.

N'agaires que faisio l'amou,
Et baisavo vne jeune hillo
Qu'ero plan polide & gentillo,
Et la cerquavo quadejou.
Bezets, ne vous fizets pas trop
En aquels gens de barbos grisos,
Car en aqueles entreprisos
Els ban lou trot & lou galop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRY *le grand Roy des François*
Qui maintenant fait vivre souz ses loix
Les nations de sa Nouvelle-France,
Et souz lequel nous avons esperance
De voir bien-tot Neptune reveré
Autant ici qu'oncq' il fut honoré
Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
Et en tous lieux où le braue courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans féintise
A l'ornement de leur belle entreprise
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prosperer sur ses eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour faire place à vn canot, dans lequel étoient quatre Sauvages, qui s'approcherent apportans chacun vn present audit Poutrincourt.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan ou Orignac, disant ainsi.

De la part des peuples Sauvages
Qui environnent ces païs
Nous venons rendre les homages
Deux aux sacrées Fleur-de-lis
Es mains de toy, qui de ton Prince
Represente la Majesté,
Attendans que cette province
Faces florir en pieté,
En mœurs civils, & toute chose
Qui sert à l'établissement
De ce qui est beau, & repose
En vn Royal gouvernement.
Sagamos, *si en nos services*
Tu as quelque devotion,
A toy en faisons sacrifices
Et à ta generation.
Noz moyens sont vn peu de chasse
Que d'vn cœur entier nous t'offrons,
Et viure toujours en ta grace
C'est tout ce que nous desirons.

DEVXIEME SAVVAGE.

Le deuxiesme Sauvage tenant son arc & sa fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant:

Voici la main, l'arc, & la fleche
Qui ont fait la mortele breche
En l'animal de qui la peau
Pourra servir d'vn bon manteau
(Grand Sagamos *) à ta hautesse*
Reçoy donc de ma petitesse
Cette offrande qu'à ta grandeur
I'offre du meilleur de mon cœur.

TROISIEME SAVVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des *Matachiaz*, c'est à dire, echarpes, & brasselets faits de la main de sa maitresse, disant :

Ce n'est seulement en France
Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, son brandon
Il allume ; & de ses flammes
Il rotit noz pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.
Ma maitresse ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
I'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande ie te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à sceu ouvrer.
Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que ie t'addresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en détresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'vne prompte vitesse
Ie ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hautesse.

QVATRIEME SAVVAGE.

Le quatriéme Sauvage n'ayant heureusement chassé par les bois, se presente avec vn harpon en main, & aprés ses excuses faites, dit qu'il s'en va à la péche.

SAGAMOS, *pardonne moy*
Si ie viens en telle ſorte,
Si me preſentant à toy
Quelque preſent ie n'apporte.
Fortune n'eſt pas toujours
Aux bons chaſſeurs favorable,
C'eſt pourquoy ayant recours
A vn maitre plus traitable,
Aprés avoir maintefois
Invoqué cette Fortune
Broſſant par l'épés des bois,
Ie m'en vay ſuivre Neptune,
Que Diane en ſes foréts
Ceux qu'elle voudra careſſe,
Ie n'ay que trop de regrets
D'avoir perdu ma ieuneſſe
A la ſuivre par les vaux
Avecque mille travaux,
Par les bois & par les plaines,
Souz des eſperances vaines.
Maintenant ie m'en vay voir
Par cette côte marine
Si ie pourray point avoir
Dequoy fournir tu cuiſine:
Et cependant ſi tu as
Quelque part en ta chaloupe
Vn peu de caracona,† — † C'eſt du pain.
Fournis-en moy & ma troupe.

Aprés que Neptune eut été remercié par le ſieur de Poutrincourt de ſes offres au bien de la France, les Sauvages le furent ſemblablement de leur bonne volonté & devotion:

& invitez de venir au fort Royal prendre du *caracona*. A l'inſtant la troupe de Neptune chante en Muſique à quatre parties ce qui s'enſuit.

Vray Neptune donne nous
Contre tes flots aſſeurance,
Et fay que nous puiſſions tous
Vn jour nous revoir en France.

La Muſique achevée, la trompette ſonne derechef, & chacun prend ſa route diverſement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & ſemble à ce tonnerre que Proſerpine ſoit en travail d'enfant : ceci cauſé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les vns aux autres, léquels durent plus d'vn quart d'heure.

Le Sieur de Poutrincourt arrivé prés du Fort Royal, vn compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'enſuit.

Aprés avoir long temps (Sagamos) *deſiré*
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, & nous montrant ta face,
Nous a fauoriſé d'vne incroyable grace.
Sus doncques rotiſſeurs, depenſiers, cuiſiniers,
Marmitons, patiſſiers, fricaſſeurs, taverniers,
Mettez deſſus deſſouz pots & plats & cuiſine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun ſa quarte pleine,
Ie les voy alterez ſicut terra ſine aqua.
Garſon depeche toy, baille à chacun ſon K.
Cuiſiniers, ces canars ſont ils point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compagnons

Autant deliberez des dents que des roignons.
Entrez dedans Messieurs, pour vôtre bien-venuë,
Qu'avant boire chacun hautement éternuë,
A fin de decharger toutes froides humeurs
Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

Ie prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien limees que les hommes delicats pourroient desirer. Elles ont été faites à la hate. Mais neantmoins ie les ay voulu inserer ici, tant pour-ce qu'elles servent à nôtre Histoire, que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 15. liv. 4. de mon Histoire de la Nouvelle-France.

A-DIEV A LA NOVVELLE-FRANCE.

Du 30. Iuillet 1607.

Cet Adieu fut cōmencé au Port Royal, & continué sur la mer. Voy le ch. 17. liv. 4. de mon Histoire de la Nouvelle France. L'Aaureur parle aux Sieurs de

FAVT-*il abandonner les beautez de ce lieu,*
Et dire au PORT ROYAL *vn eternel Adieu?*
Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
*En l'établissement d'vne Nouvelle-*France?
Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
Et des flots irritez combatu les assaux,
Si nôtre espoir est vain, & si cette province
Ne flechit souz les loix de HENRY *nôtre Prince?*
Que vous servira il d'avoir jusques ici
Fait des frais inutils, si vous n'avez souci
De recuillir le fruit d'vne longue depense,
Et l'honneur immortel de vôtre patience?

Monts, & ses associez.

Ha que i'ay de regrets que vous ne sçauez pas
De cette terre ici les attrayans appas.
Et bien que le Flamen vous ait fait vne injure,
L'injure bien souvent se rend avec vsure.
Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Saint-Malo aller l'ancre moüiller.

PERE DE L'VNIVERS, *qui commandes aux ondes,*
Et qui peux assecher les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as separé tous ces peuples nouueaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le rivage.

Voy le chap. 3. du liv. 4.

Adieu donc beaux cotaux & montagnes aussi,
Qui d'vn double rempar ceignez ce Port ici.
Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.
Adieu mon doux plaisir fonteines et ruïsseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.

Dans le Port Royal y a deux belles iles Cette-ci est celle qui est devant nôtre Fort.

Pourray je t'oublier belle ile forétiere
Riche honneur de ce lieu & de cette riviere?
Ie prise de ta sœur les aimables beautés,
Mais ie prise encor plus tes singularités.
Car comme il est seant que celui qui commande
Porte vne Majesté plus auguste & plus grande
Que son inferieur; ainsi pour commander
Tu as le front haussé qui te fait regarder
A l'environ de toy vne ondoyante plaine,
Et la terre à l'entour sujette à ton domaine

Tes rives sont sont des rocs, soit pour tes batimens,
Soit pour d'vne cité jetter les fondemens.
Ce sont en autres parts vne menuë arene,
Où mille fois le jour mon esprit se pourmene.
Mais parmi tes beautés j'admire vn ruisselet
Qui foule doucement l'herbage nouvelet
D'vn vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
Precipitant son cours dedans l'onde marine.
Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
Sa grace me forçant lui préter le coté.
Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
Ile digne sejour du plus grand Roy du monde,
Ayant di-je cela, qu'est-ce qui te defaut
A former pardeça la cité qu'il nous faut,
Sinon d'avoir prés soy vn chacun sa mignonne
En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne?
Car ton terroir est bon & fertile & plaisant,
Et oncques son culteur n'en sera deplaisant.
Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
Y jettée, en avons certaine experience.
Que puis-ie dire encor digne de ton beau los?
Adjouteray-ie ici que dedans ton enclos
Se trouvent largement produits par la Nature
Framboises, fraises, pois, sans aucune culture?
Ou bien diray-ie encor tes verdoyans lauriers,
Tes Simples inconus, tes rouges grozeliers?
Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
Ici ie toucheray les nombreux exercites
Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
Si-tot que du Printemps la saison renouvelle
L'Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
Que Phœbus elevé dessus ton horizon

A chassé loin de toy l'hivernale saison.
Le Haren vient aprés avecque telle presse
Que seul il peut remplir vn peuple de richesse.
Mes yeux en sont témoins, & les vostre aussi
Qui de nôtre pature avés eu le souci,
Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
Qu'envoyoit en voz rets l'écluse d'vn moulin.
Le Bar suit par-apres du Haren le chemin.
Et en vn méme temps la petite Sardine,
La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
Pour vn semblable effect; le Dauphin, l'Eturgeon
Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
L'Alose, le Fletan, & la Loche, & l'Equille:
Equille qui, petite, as imposé le nom
C'est la riviere de l'Equille, qui se décharge au Port Royal, Voy le ch. 3. du liv. 4.
A ce fleuve de qui ie chante le renom.
Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
De peuples qui te font par chacun jour homage,
Le Colin, le Ioubar, l'Encornet, le Crapau,
Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse,
Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
Que ie ne conoy point, de tes eaux nourrissons.
Tairay-ie la Moruë heureséement feconde,
Qui par tout cette mer en toutes parts abonde?
Moruë si tu n'es de ces mets delicats
Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
Ie diray toutefois que de toy se sustente
Préque tout l'Vniuers. O que sera contente
Celle personne vn jour, qui à sa porte aura
Ce qu'vn monde eloigné d'elle recherchera!

Belle ile tu as donc à foison cette manne,
Laquelle i'ayme mieux que de la Taprobane
Les beautez que lon feint dignes des bien-heureux
Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
Et pour montrer encor ta puissance supreme,
La Baleine t'honore & te vient elle-méme
Saluer chacun jour, puis l'ébe la conduit
Dans le vague Ocean où elle a son deduit. Voy le ch. 13. liv. 4.
De ceci ie rendray fidele témoignage,
L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,
Et à l'aise noüer parmi ce port ici.
Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne Plin. li. 9. chap. 16. dit que tous poissons sentent l'hiver. Il ya encore des Tortues au Port Royal: & des Truites és ruisseaux. On n'a encore reconu les poissons des lacs.
Du celeste manoir, où git le Capricorne,
Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
Ou d'vn terroir plus doux vont suivans le pâtis.
Seulement prés de toy en cette saison dure
La Palourde, la Coque, & la Moule demeure
Pour sustenter celui qui n'aura de saison
(Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
I'usqu'à ce que la faim le contraigne & pourchasse,
Et le temps n'est toujours favorable au chasseur.
Qui ne souhaite point d'vn beau temps la douceur,
Mais vne forte glace, ou des neges profondes,
Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
L'industrieux Castor (qui sa maison batit
Sur la rive d'vn lac, où il dresse son lit
Voute d'vne façon aux hommes incroyable,
Et plus que noz palais mille fois admirable,
Y laissant vers le lac vn conduit seulement
Pour s'aller égayer souz l'humide element)
Ou quand il veut quéter parmi les bois le gite

Soit du puissant Ellan, soit du Cerf au pié-vite,
Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours,
De l'Ecurieu, du Loutre à la peau-de-velours,
Du Port-epic, du Chat qu'on appelle sauvage,
(Mais qui du Leopart ha plustot le corpsage)
De la Martre au-doux poil dont se vétent les Rois,
Ou du Rat porte-musc, tous hótes de ces bois,
Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
De hautement grimper ha la subtile addresse,
Sur vn arbre elevé sa loge batissant
Pour decevoir celui qui le va pourchassant,
Et vit par cette ruse en meilleure asseurance
Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
Nibachés *est son nom. Non que sur le printemps*
Il n'ait à cette chasse aussi son passe-temps,*
Mais alors du poisson la peche est plus certaine.
Adieu donc ie te dis, ile de beauté pleine,
Et vous oiseaux aussi des eaux & des foréts
Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
Car c'est à grand regret, & ie ne le puis taire,
Que ie quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
Car c'est à grand regret qu'ores ici ie voy
Ebranlé le sujet d'y enter nôtre Foy,
Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
Qui à ce peuple avoit touché la conscience.
Aigles qui des hauts pins habitez les sommets,
Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
Allez dedans les cieux annoncer cette chose,
Et combien de douleur i'en ay en l'ame enclose,
Puis revenez soudain au Monarque François
Lui dire le decret du puissant Roy des Roys.
Car à lui est du ciel donné cet heritage,
Afin que souz son nom ci-aprés en tout âge

Il y a aussi des Loups au Port Royal que les Sauvages ne mangent point.

* Sçauoir le Sauuage.

Nous avons denichez des Aigles au sommet des Pins tres-hauts

L'Eternel

L'Eternel soit ici saintement adoré,
Et de cent nations son grand nom reveré:
Et pour mieux l'émouvoir à cette chose faire,
Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire,
Ayant à noz labeurs fait selon noz desirs,
Et iceux terminé de dix-milles plaisirs.
Car la terre ici n'est telle qu'vn sol l'éstime,
Elle y est planturense à cil qui sçait l'escrime
Du plaisant jardinage & du labeur des champs.
Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants, Oiseaux.
Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote, Voy le ch. de la Faucõnerie liv. 6. chap. 21.
Et maint autre inconu, qui plaisamment gringote
En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux,
Qui se vont repaissans sur les rives des eaux,
Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
L'Outarde, le Heron, la Gruë, l'Alouette,
Et l'Oye, & le Canart. Canart de six façons,
Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore
De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore?
Elle à l'Aigle, le Duc, le Faucon, le Vautour,
Le Sacre, l'Eprevier, l'Emerillon, l'Autour,
Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
Et outre iceux encor vne bende infinie
Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis
L'Aigrette, le Coucou, la Becasse, & Mauvis,
La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,
Le Ramier, la Verdiere; avec la Tourtelle,
Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
La Perdris bigarrée, & aussi le Corbeau.
Que te diray-ie plus? Quelqu'vn pourra-il croire
Que Dieu méme ait voulu manifester sa gloire
Creant vn oiselet semblable au papillon

(Du moins n'excede point la grosseur d'vn grillon)
Portant dessus son dos vn vert-doré plumage,
Et vn teint rouge-blanc au surplus du corps-sage ?
Admirable oiselet, pourquoy donc, envieux,
T'es-tu cent-fois rendu invisible à mes ïeux,
Lors que legerement me passant à l'aureille
Tu laissois seulement d'vn doux bruit la merveille?
Ie n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
Si tu eusses à moy daigné te venir rendre.
Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
Je ne lairray pourtant de celebrer ton nom,
Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
Car ie t'admire autant en cette petitesse
Que ie fay l'Elephant en sa vaste hautesse.
Niridau *c'est ton nom que ie ne veux changer*
Pour t'en imposer vn qui seroit étranger.

Quelques vns de noz gẽs ont tué de ces oiselets avec de la poudre de plomb.

Niridau *oiselet delicat de nature,*
Qui de l'abeille prent la tendre nourriture
Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
Et des rives des bois les plus rares douceurs,
A ces hôtes de l'air pourray-ie sans offense
D'vn petit peuple ailé adjouter l'excellence?
Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
La brillante clarté parmi les bois reluit
Voletans ça & là d'vne presse si grande,
Que du ciel etoilé la lumineuse bende
Semble n'auoir en soy plus d'admiration.
Faisant doncques ici commemoration
Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
Que vous y teniez rang & place conuenable.
Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
Et allons revoir ceux qui nous cuident perdus,

Mouches luisantes au soir en Auril, May, & Iuin.

Ie dis encore Adieu à vous beaux jardinages, Iardins.
Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
Voire aussi soulagé nôtre necessité
Plus que l'art de Pæon n'a fait nôtre santé.
Vous nous avez rendu certes en abondance
Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.
Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais
(Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais) Voy le ch. 23. liv. 6.
Que la terre ici soit vn petit mignardée,
Et par humain travail quelquefois amendée?
Qui croira que le segle, & la chanve, et le pois,
Le chef d'vn jeune gars ait surpassé deux fois? Beauté de blés.
Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde
En cette saison-ci si hautement se guinde,
Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil
Pour se rendre, hautain, aux arbrisseaux pareil?
Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre
Le fruit qu'en peu de tẽps vous promettiez nous rẽdre!
Que ce m'est grand émoy de ne voir la saison
Quand ici meuriront la Courge, le Melon,
Et le Cocombre aussi: & suis en méme peine
De ne voir point meuri mon Froment, mon Aveine
Et mon Orge & mon Mil, puis que le Souverain
En ce petit travail m'a beni de sa main.
Et toutefois voici de ce mois le trentiéme,
Mois qui jadis étoit en ordre le cinquiéme.
Peuples de toutes parts qui étes loin d'ici Voy le ch. 16. liv. 4.
Ne vous emerveillez de cette chose ci,
Et ne nous tenez point comme en region froide;
Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede,
La mer ici ne gele, & les froides saisons
Ne m'ont oncques forcé d'y garder les tisons.
Et si chez vous l'eté plustot qu'ici commence,

Voyle ch. 18. liv. 4. *Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.*
Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant
Que ta moisson soit préte: & nous, nous cependant
Faisons voile à Campseau où t'attent le nauire
Qui de là nous doit tous en la France conduire.
Cependant beaux epics meurissez vitement,
Dieu le Dieu tout-puissant vous doint accroissemẽt,
Afin qu'vn jour ici retentisse sa gloire
Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire.
Entre léquelz bien-faits nous conterons aussi
Le soin qu'il aura eu de prendre à sa merci
Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
Hôtes de ces foréts & des marins rivages,
Et cent peuples encor qui sont de tous côtez
Au Su, à l'Oest, au Nort de piê-ferme arretez,
Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent,
Mais en ce deplorable est leur condition,
Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.
Pourquoy, ô Tout-puissant, pourquoy donc cette race
As-tu jusques ici rejetté de ta face,
Et pourquoy laisses-tu devorer à l'enfer
Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher,
Veu qu'ilz sont comme nous ton œuvre & ta facture,
Et ont de toy receu nôtre fraile nature?
Ouvre donc les thresors de tes compassions,
Et verse dessus eux tes benedictions,
Afin qu'ilz soient bien-tot ton sacré heritage,
Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
Témoins soient de ceci les propos veritables
Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables

Quand il leur enſeignoit nôtre Religion,
Et ſouvent leur montroit l'ardente affection
Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie
Que Chriſt a racheté par le pris de ſa vie.
Eux d'autre part emeus clairement témoignoient
Et de bouche & de cœur le deſir qu'ils avoient
D'étre plus amplement inſtruits en la doctrine
En laquelle il convient qu'vn fidele chemine.
Où étes vous Prelats, que vous n'avez pitié
De ce peuple qui fait du monde la moitié?
Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zele
Les tranſporte ſi loin comme deſſus ſon aile
Pour établir ici de Dieu la ſainte loy
Avecque tant de peine, & de ſoin, & d'émoy?
Ce peuple n'eſt brutal, barbare, ni Sauvage,
Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
Il eſt ſubtile, habile, & plein de jugement,
Et n'en ay conu vn manquer d'entendement,
Seulement il demande vn pere qui l'enſeigne
A cultiver la terre, à façonner la vigne,
A vivre par police, à étre menager,
Et ſouz des fermes toicts ci-aprés heberger.
Au reſte à nôtre égard il eſt plein d'innocence
Si de ſon Createur il avoit la ſcience.
Que s'il ne le conoit, ſa bouche ni ſon cœur
Ne ravit point à Dieu par blaſpheme l'honneur.
Il ne ſçait le metier de l'amoureux bruvage,
De l'aconite auſſi il ne conoit l'vſage,
Sa bouche ne vomit nos imprecations,
Son eſprit ne s'adonne à nos inventions
Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
D'vn ſouci devorant ſon ame ne bourrelle
Mais il a du Gaulois cette hoſpitalité

Voyage
tre ex-
horta-
tion
aux Pre-
lats liv.
4. chap.
6.

Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.
Ie vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis
Exprimer la douleur en laquelle ie suis
De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
Fait que quelqu'vn de vous son Dieu vraymẽt adore.

Issuë du passage qui est à l'entrée du port.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
Car en ces côtes ci est ordinaire l'Oest,
Puis, souvent cette mer est de brumes couverte
Qui des hommes peu cauts cause l'extreme perte.
Adieu pour vn dernier Rochers haut elevés,
Qui orgueilleusement voz grottes soulevés,
D'où distillent sans fin des pluies abondantes
Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.
Adieu doncques aussi Grottes qui m'auez pleu
Quand souz vôtre lambris du clair du jour i'ay veu
Figurées d'Iris les couleurs agreables.
Ores que nous voyons les flots épouvantables
Du profond Ocean, pourray-ie bien passer
Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser
A la terre qui a receuë nôtre France
Quand elle vint ici faire sa demeurance?
Ile, ie te saluë, ile de Sainte Croix,
Ile premier sejour de noz pauvres François,

Voy le ch.6. du liv. 4.

Qui souffrirent chez toy des choses vrayment dures,
Mais noz vices souvent nous causent ces injures.
Ie revere pourtant ta freche antiquité
Les Cedres odorans qui sont à ton côté,
Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe,
Tes Iardins étouffez parmi la nouvelle herbe:
Mais i'honore sur tout à-cause de noz morts
Le lieu qui saintement tient en depost leurs corps,

Lequel ie n'ay peu voir ſans vn effort de larmes,
Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.
Soyez doncques en paix, & puiſſiez vous vn jour
Vous trouver glorieux au celeſte ſejour
Mais cependant, DE MONTS, *tu emportes la gloire*
D'avoir ſur mille morts obtenu la victoire,
Témoignage certain de ta grande vertu,
Soit quand tu as des flots la fureur combatu
En venant viſiter cette étrange province
Pour ſuivre le vouloir de HENRY *nôtre Prince,*
Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux
Ceux-là qui t'ont ſuivi en ces funeſtes lieux.
Ie vous laiſſe bien loin, pepinieres de Mines Voy le
Que les rochers maſſifs logent dedans leurs veines, ch. 3.
Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent, liv. 4.
Et de charbon pierreux, pour ſalüer la gent
Qui cultive à la main la terre Armouchiquoiſe.
Ie te ſalüe donc nation porte-noiſe
(Car tu as envers nous forfait par trahiſon) Voy le
Pour te dire qu'vn jour nous aurons la raiſon ch. 15.
Avecque plus d'effect de ton outrecuidance, liv. 4.
Si qu'entre nous ſera maudite ta ſemence.
Mais ta terre ie veux ſalüer en tout bien,
Car vn ample rapport elle nous fera bien
Quand elle ſentira du François la culture.
Car en elle desja la provide Nature Voy le
A le raiſin ſemé ſi plantureuſement, ch. 4.
Et en telle beauté, que Bacchus mémement liv. 4.
Ne ſçauroit, invoqué, lui faire davantage.
Mais ſon peuple ignorant ne ſçait du fruit l'vſage. Voy le
Terre, tu as encor de féves & de blés ch. de la
Tes greniers ſouz-terrains en la moiſſon comblés. Terre,
Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance 23. liv. 6.

Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'avons veu la Chanve & la Courge & la
Noix,
Tes féves tu ne veux, ni tes blez toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' populace
D'vn bois coupant te brise, & en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau.) sa semence y planter.
Mais vne chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la Chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent precieux
Pour le repos du corps le plus delicieux:
C'est vne soye blanche & menuë & subtile
Que la Nature pousse au creux d'vne coquille,
Soye qu'en maint vsage employer on pourra,
Et laquelle en cotton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par vne volonté de pié-ferme arretée.
Puisse-ie voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'vne peineuse vie,
Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. LESCARBOT.





A MONSIEVR DE Monts Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle-France.

ODE.



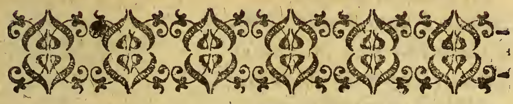
OVT ce que l'homme possede,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne treuve point de remede
Pour eviter le tombeau. Fait au voyage de l'Autheur à l'ile Sainte Croix.
La vertu seule immortelle
Constante & ferme en tout temps
Resiste à la mort cruelle
Et à la lime des ans.
Tant de Rois & tant de Princes,
De Heros & de Cesars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts
En-fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement

Fait leur nom voler grand erre
Par-dessus le Firmament.
DV MONTS *tu sçais que la vie*
Nous est donnée des cieux
Non pour étre ensevelie
En vn corps peu soucieux.
Mais pour étre secourable
A celui qui a besoin
Que quelque Dieu favorable
De son mal-heur prenne soin,
Et chercher la vraye gloire
Par vn chemin non tenté,
Faisant que nôtre memoire
Vive à l'immortalité.
C'est le desir qui t'enflamme,
Et qui possede ton cœur,
Quand pour eviter le blame
Qui suit l'homme sans honneur
Tu entreprens vn ouvrage
Tout auguste & glorieux
Si qu'à iamais chacun âge
Aura ton nom precieux,
Car si-tot que de ton Prince
As eu le commandement
Pour conoitre la province
Mise en ton gouvernement,
Ainsi qu'vn Aigle qui vole
D'vn trait leger , tout soudain
Prompt à suivre sa parole,
Tu as pris vn vol hautain.
Et du tempéteux Nerée
Méprisant tous les efforts,
De ta terre desirée
Tu as en fin veu les ports.

Les nations qui n'ont oneques
Admis la sujetion
A tes mandemens adoncques
Ont fait leur submission.
Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.
Mémes tu as fait encore,
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.
Arriere d'ici, arriere
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barriere
Toujours étes prisonniers.
Vous qui n'avez soin, ni cure
De faire que vôtre nom.
Contre la mort méme dure
En perdurable renom.
DE MONTS, *tu n'es pas de mémes,*
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagemes,
Recherchant d'autres hazars,
Tu as consacré ta vie
A l'Eternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.
Mais ce n'est fait qui commence,
Il faut chanter desormais
De Dieu la magnificence
D'un ton plus haut que jamais.

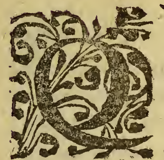
Neptune te fauoriſe
Et Ceres pareillement,
Afin que ton entrepriſe
Ait vn meilleur fondement.
Diray-ie que ſans culture
Le Pere de Liberté
Laiſſe produire à Nature
La vigne qu'il a planté?
Non ici, ie le confeſſe,
Mais en lieu d'vn autre eſpoir,
Où l'homme à la longue treſſe
Ha ſon ſablonneux terroir.
C'eſt la terre Armouchiquoiſe,
Qui ſon gros blé te produit;
Et encore l'Iroquoiſe,
Qui donne maint autre fruit,
Nôtre France fromenteuſe
N'a ſes vignes de tout-temps.
La peine laborieuſe
L'a fait telle avec les ans.
Courage, doncques, courage,
Continuë ton deſſein,
Ayant ce bel avantage,
Qui de bon eſpoir eſt plein.
Le Tout-puiſſant méme change
Ici les froides ſaiſons,
Et à cette terre étrange
Promet des riches moiſſons.





A MONSIEVR DE POVTRINCOVRT Grand Sagamos en la Nouvelle-France.

ODE.



VOY que tu n'ailles cherchant
(POVTRINCOVRT) cette louange Fait a Port Royal
Qui va mémes allechant
Ceux qui gisent en la fange:
Ton merite toutefois,
Ta pieté, ton courage,
Forcent ma lyre & ma voix
A les chanter sur l'herbage
Que l'Equille de ses eaux,
Ou plustot Neptune, arrose, Equille Riviere du Port Royal.
Tandis qu'au bruit des ruisseaux,
A l'écart ie me repose.
Aprés avoir longuement
Comme vn athlete Gregeois
Luité courageusement
Parmi les champs des François,
Saoul d'alarmes & combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.

Et deça delà portés,
Suivans Neptune à la danse,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.
Qui est celui qui ta veu
Oncques saisi de paresse?
Qui est cil qui t'a conu
Semblable à cette Noblesse,
Qui met le point de l'honneur
A commander sans prudence,
Et n'avoir par son labeur
D'aucun art l'experience?
Mais l'vn & l'autre tu sçais,
Et ta main infatigable
Fait tous les jours des essais
De chose à nous incroyable.
Car de tout art manuel
T'est conuë la pratique,
Et se plait ton naturel
Es ars de Mathematique.
Mémes encore ce Dieu
Qui fredonnant sur sa lyre
Tient des Muses le milieu,
Par toy bien souvent respire
Les secrets de son sçavoir,
Si que tout compris ensemble,
Au monde on ne sçauroit voir
Rien que toy qui te ressemble.
C'est toy qu'il falloit ici
Afin de bien reconoitre
Ce que cette terre ici
Rendroit vn jour à son maitre.

Tu l'as experimenté
Tant que ton ame est contente,
Et de sa fidelité
Tu as vne riche attente.

A MESSIEVRS DE Monts & ses Lieutenant & Associez.

SONNET.

SI les siecles premiers ont celebré la gloire
De celui qui conquit la Colchide toison :
Si maintenant encor du brave fils d'Æson
Pour peu de chose vit en honneur la memoire:
Nous devons beaucoup mieux celebrer en l'histoire
La generosité non du fils de Iason,
Mais de vous, ô François, qui en cette saison
D'vn plus digne sujet recherchez la victoire.
Le Grec acquit ça-bas vn terrestre thresor,
Il avoit des moyens, & des hommes encor,
Tels que les peut avoir entre nous vn grand Prince.
Mais vous à voz dépens, sans recevoir support
Que de l'avœu du Roy, par vn nouvel effort
Ravissez, courageux, la celeste province.



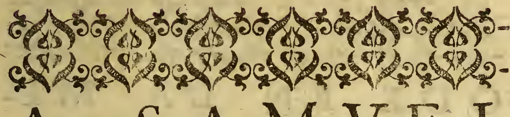
A PIERRE ANGIbaut dit CHAMP-DORE' Capitaine de Marine en la Nouvelle-France.

SI des pilotes vieux le renom dure encore
Pour avoir ſceu voguer ſur vne étroite mer,
Si le monde à preſent daigne encore eſtimer
Ariomene, avec Palinure & Pelore:
C'eſt raiſon (CHAMP-DORE' *) que nôtre âge t'honore,*
Qui ſçais par ta vertu te faire renommer,
Quand ta dexterité empeche d'abimer
La nef qui va ſouz toy du Ponant *à l'Aurore.*
Ceux-là du grand Neptune oncques la majeſté
Ne virent, ni le fond de ſon puiſſant Empire:
Mais deſſus l'Ocean journellement porté
Tu fais voir aux François des païs tout nouveaux,
Afin que là vn jour maint peuple ſe retire
Faiſant les flots gemir ſouz ſes ailes vaiſſeaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.



A SA-



A SAMVEL CHAMPLEIN.

SONNET.

Fait aux iles de Cãpseau en la Nouv. Fr.

VN *Roy Numidien poussé d'vn beau desir*
Fit iadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Egypte & de Libye abbreuve,
Prenant en son pourtrait son vnique plaisir.
CHAMPLEIN, *ja dés long temps ie voy que ton loisir*
S'employe obstinément & sans aucune treuve
A rechercher les flots, qui de la Terre-neuve
Viennent, aprés maints sauts, les rivages saisir.
Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire vn jour
Acquerras à ton nom que desja chacun prise.
Car d'vn fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton sejour
Tu nous faces par là parvenir à la Chine.







ODE EN LA MEMOIRE DU CAPITAINE GOVRGVES BOURDELOIS.

Voy l'Histoire de la Nouv. Fr. liv. 1. ch. 19. & 20.

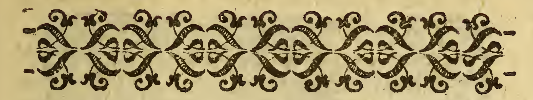


OVRGVES, l'honneur Bourdelois,
Ie veux reveiller ta gloire,
Et faire eclater ma voix
Dans le temple de Memoire,
En racontant ta valeur,
Ta conduite & ta prouësse,
Quand, d'vn invincible cœur,
Tu mis la main vengeresse
Sur le soldat bazané
Du sang des François avide,
Qui nous avoit butiné
Les beautez de la Floride.
Si-tot que de noz François
Tu entendis la ruine,
Et que le peuple Iberois
Occupoit la Caroline,
Tu prins resolution
De venger le grand outrage
Fait à nôtre nation
Par vne Hespagnole rage.
A tes despens tu mis sus
De bons hommes vne bende
Au combat bien resolus,
Puis que c'est toy qui commande.

Tu ne leur dis à l'abord
Le ſecret de ton affaire,
Comme Capitaine accort,
Qui ſçais bien ce qu'il faut taire.
Mais quand tu te vis porté
Deſſus la terre nouvelle,
Tu leur dis ta volonté
De venger vne querellee,
Querelle qui les François
Et grans & petits regarde,
Et partant qu'à cette fois
Ne faut, d'vne ame coüarde,
Reculer quand la ſaiſon
De bien faire ſe preſente,
Afin d'avoir la raiſon
De l'injure violente
Faite aux premiers conquéteurs
D'vne terre ſi lointaine
Par des meurtriers & voleurs
De race Mahumetaine.
A ces mots encouragés
Ilz ſe mettent en bataille,
Et vont en ordre rangés
Droit contre cette canaille.
L'vn & l'autre petit Fort
Ils attaquent de courage,
Et par vn puiſſant effort
Ils les mettent au pillage.
Mais il n'étoit pas aiſé
D'attaquer la Caroline.,
Si GOVRGVES n'euſt aviſé
Prudemment à ſa ruine.

Car l'adverſaire étoit fort
D'hommes, d'armes & de place,
Mais, nonobſtant, prés du Fort
En fin ſa troupe s'amaſſe.
L'Heſpagnol étant ſorti
Pour lui faire vne ſaillie
Rencontre vn mauvais parti
Qui a ſa gent acuillie.
CAZENOVE *donne à dos*
GOVRGVES *les rencontre en face,*
Qui les font (en peu de mots)
Tous demeurer ſur la place.
Le reſte tout étonné
La Fortereſſe abandonne,
Mais las ! il eſt mal mené
N'ayant ſecours de perſonne.
Car le Sauvage irrité
Ne lui fait miſericorde,
Lequel de ſa cruauté
Trop fréchement ſe recorde.
Mais ceux qui tombent és mains
Des François, on les attelle
Aux arbres les plus hautains
Pour y faire ſentinelle.





A LA MEMOIRE D'VN SAVVAGE FLOridien qui se proposoit mourir pour les François.



V trouverons-nous un courage
Semblable à cil de ce Sauvage,
Qui pour ses amis secourir
Vient lui-méme sa vie offrir,
Laquelle il croit devoir épandre
Pour nôtre querele defendre?
Certainement un homme tel
Doit parmi nous étre immortel.
Et devons loüer tout de méme
Le souci qu'il a de sa femme,
Requerant qu'on lui face don
Aprés son trépas du guerdon
Que meriteroit sa vaillance
Mourant pour l'honneur de la France.

Voy l'Hist. de la Nou. Fr. liv. 1. ch. 20.





LA DEFFAITE DES Sauvages Armouchiquois par le Sagamos Membertou & ses alliez Sauvages, en la Nouvelle-France, au mois de Iuillet 1607.

Où se peuvent reconoitre les ruses de guerre desdits Sauvages, leurs actes funebres, & les noms de plusieurs d'entre-eux.

L'Autheur veut dire que cette histoire n'est point fabuleuse. Ces vers ont été commencés

IE ne chante l'orgueil du geant Briarée,
Ni du fier Rodomont la fureur enivrée
Du sang dont il a teint préque tout l'univers
Ni comme il a forcé les pivots des enfers.
Ie chante Membertou, *& l'heureuse victoire*
Qui lui acquit naguere une immortelle gloire
Quand joncha de morts les chãps Armouchiquois
Pour la cause venger du peuple Souriquois.
Entre ces peuples-ci une antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre-eux se traite quelque paix,
Cette paix se peut dire un attrappe-niais.

„ *Car oncques le Renard ne changea ſa nature,*
„ *Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.*
Ceci n'a pas long temps ſe conut par effect
Aux dépens de celui qui me donne ſujet
De dire qui a meu Membertou *et ſa ſuite*
De faire pour ſa mort ſi ſanglante pourſuite.
Ce fut Panoniac *(car tel étoit ſon nom)*
Sauvage entre les ſiens jadis de grand renom.
Cetui cuidant avoir faite bonne alliance
Avecques ces méchans, alloit ſans deffiance
Parmi eux converſant : mémes il les aidoit
Bien ſouvent du plus beau des biens qu'il poſſedoit.
Mais pour cela la gent à mal faire addonnée.
Sa mauvaiſe façon n'a point abandonnée.
Car ce Panoniac *il n'y a pas dix mois,*
Les étant allé voir (pour la derniere fois)
Portant en ſes vaiſſeaux marchandiſes diverſes
Pour en accommoder ces nations perverſes,
Eux qui ſont de tout temps avides de butin,
Sans aucune merci aſſomment leur voiſin,
Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
Les compagnons du mort ſe ſauvans à la nage
Se cachent pour vn temps à l'ombre d'vn rocher,
N'oſans de ces matins à la chaude approcher.
Car pour en dire vray, la meurtriere cohorte
Etoit contre ceux-ci & trop grande & trop forte.
Mais comme de Phœbus les chevaux haraſſez
Se furent retirez ſouz les eaux tout laſſez
Ces enragés en fin abandonnans la place
Laiſſerent là le corps tué a coups de maſſe,
Lequel à la faveur de la ſombreuſe nuit
Soudain par ſes amis fut enlevé ſans bruit,

au Port Royal, & continuez ſur mer.

Sujet de la guerre.

Armouchiquois ſont larrons.

Les Sauvages cõservent les corps morts.

Et mis, non comme nous, en depost à la terre,
N'en vn coffre de bois, ni au creux d'vne pierre,
Ains il fut embaumé à la forme des Rois
Que l'Ægypte pieuse embaumoit autrefois.
Le peuple Etechemin *de cette mort cruelle*
Recent tout le premier la mauvaise nouvelle,
D'où s'ensuivit vn dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en oüit les clameurs
(Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente)
Mais ce ne fut ici le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal
Aux siens representé, Dieu sçait cõbien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funebres complaintes.
Le ciel en gemissoit, & les prochains côtaux
Sembloient par leurs échoz endurer tous ces maux:
Les épesses forêts, & la riviere méme
Témoignoient en avoir vne douleur extreme.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de ceci.
Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux à desja passé l'onde)
Et au corps là present, le Prince Souriquois
Commence à s'écrier d'vne effroyable voix:
Quoy doncques, Membertou *(dit-il en son langage)*
Lairra il impuni vn si vilain outrage?
Quoy doncques Membertou *aura-il point raison*
De l'excés fait aux siens & méme à sa maison?
Verray-ie point jamais éteinte cette race
Qui des miens & de moy la ruine pourchasse?
Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir.

Dueil des Sauvages.

Voy au ch. dern. liv. 4. de l'Histoire de la Nouv. France.

Exclamation effroyable de Membertou.

Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux eternelles flammes.
Nous avons prés de nous des François le support
A qui ces chiens ici ont fait vn même tort.
Cela est resolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de tẽps se baigne.
Actaudin *mon cher fils, & ton frere puisné*
Qui n'avez vôtre pere oncques abandonné,
Il faut ores s'armer de force & de courage,
Sus, allez vitement l'vn suivant le rivage,
D'ici au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
Vers les Canadiens, *& les* Gaspeïquois,
Et les Etechemins *annoncer cette injure,*
Et dire à nos amis que tous ie les conjure
D'en porter dedans l'ame vn vif ressentiment,
Et pour l'effect de ce qu'ilz s'arment promptement
Et me viennent trouver prés de cette riviere,
Où ilz sçavent que i'ay plantée ma banniere.
Membertou *n'eut plustot à ses gens commandé,*
Que chacun prent sa route où il étoit mandé,
Et fit en peu de temps si bonne diligence,
Qu'il sembla devancer vn postillon de France,
Si bien qu'au renouveau voici de toutes pars
Venir à Membertou *jeunes & vieux soudars*
Tous à ceci poussez d'esperances non vaines
Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
Chkoudun, *&* Oagimont, Memembouré, Kich'kou,
Messamoet, Ouzagat, *et* Anadabijou,
Madagoet, Oagimech', *& avec eux encore*
Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre,
C'est Panoniagués, *qui a occasion*
De procurer mal-heur à cette nation

Voy l'Histoire de la Nouv. France, liv. 4. chap. 15.

Chose merveilleuse de faire si longs voyages par les bois.

Pour le dur souvenir de la mort de son frere.
Quand tout fut arrivé, de cette mort amere
Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
Et le corps decedé mettre dans le cercueil.
† Il n'y a que les Sagamos qui portent barbe.
Le barbu Membertou *lors prenant la parole:*
Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
Le motif qui vous à conduit jusques ici
C'est ce corps que voyés massacré sans merci,
De qui le sang versé vous demande vengeance.
Sans que par long discours ie vous en face instance,
Et comme és siecles vieux quand au peuple Romain
† Membertou pouvoit avoir oui cela de nous.
Fut montré de Cæsar † *le massacre inhumain,*
Tout à l'instant émeu d'vne ardente colere
Il voulut reparer ce cruel vitupere
Contre les assassins (ainsi que i'ay appris
Qu'il est mentionné és anciens écrits)
Ainsi vous devez tous à ce spectacle étrange
Estre émeus du desir de garder la loüange
Que nos antecesseurs nous ont mis en depos,
Et par laquelle ilz sont maintenant en repos,
N'ayans point estimé étre dignes de vivre,
Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.
Effect de la harangue.
A ces mots vn chacun au combat animé
Sent vn feu de vengeance en son cœur allumé.
Et eussent volontiers contre cette canaille,
(S'il y eust eu moyen) lors donné la bataille,
Mais il falloit premier le corps ensevelir,
Et du dernier devoir les œuvres accomplir.
Cette grand' troupe donc de douleur affollée
Funerailles.
A conduit le corps mort dedans son Mausolée,
En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens
Masse, arcs, fleches, carquois, petun, couteaux & chiēs,

Matachiaz *aussi, & la pelleterie*
Que d'epargne il avoit quand il perdit la vie.
Mais quant aux assistans, chacun à son pouvoir
Lui fit, devotieux, l'accoutumé devoir.
Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
Armes, Matachiaz, *et maintes autres choses.*
Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer
Celui duquel ilz vont la querelle épouser.
Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage,
Avoit auparauant par vn triste presage,
Témoigné les effects de cette guerre ici,
Car ayant vn longtemps refrongné son sourci,
Il fit voir maintefois des torches allumées,
Des lances, des dragons, des flambantes armées.

Matachia ce sont brasselets, carquans, & ioyaux. Presens faits aux morts. Presages.

Ainsi s'en va la flotte avec intention
De veincre, ou de mourir à cette occasion,
Laissans de leurs enfans & femmes la tutele
A nous, qui en avons rendu conte fidele.
Quand des Armouchiquois *les rives ils ont veu*
Ce peuple deffiant les a tot reconu.
Soudain les messagers volent par la campagne,
Et sonnent du cornet sur chacune montagne
Pour le monde avertir d'étre au guet, & veiller
Avant que l'ennemi les vienne reveiller.
Peuples de tous cótez à grand' troupes s'amassent
Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent.
Mais pourtant Membertou *ne s'epouvante point*
Car il sçait le moyen de prendre bien à point
L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,
Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre
Aura dessus la terre étendu son rideau.
Membertou *cependant approche son vaisseau*

Armouchiquois aux alarmes.

Voy l'édroit de ce Port en la Charte geographique.

Du port de Choüacoet, *où la troupe adverſaire*
L'attendoit de pié-quoy, pour ſçavoir quelle affaire
Vers eux le conduiſoit: mais il avoit laiſsé
Ses gens derriere vn roc, & s'étoit avancé,
Afin de reconoitre & le port & la terre
Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.
He, he, *ce fut le cri duquel il appella*
Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là
Yo, yo, *fut répondu.* Puis *aprés il demande*
S'il pourroit ſeurement & ſa petite bende

Pour-parler entre deux ennemis.

Traiter avecques eux, & amiablement
Vuider le different qui a ſi longuement
L'vn & l'autre tenu en immortelle guerre,
Et en ruïne mis & l'vne & l'autre terre.
Eux cuidans follement par ſurpriſe attraper

Repõſe des Armouchiquois.

Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,
Diſent que librement de la rive il s'approche,
Et ſes gens qu'il avoit laiſsé devers la roche;
Qu'ilz n'ont plus grand deſir que de voir vne paix
Solidement entre eux établie à jamais,
Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoiſſance
Leur facent part des biens dont ils ont abondance,
Et ſe puiſſent ainſi l'vn l'autre ſecourir
Sans plus d'orenavant l'vn ſur l'autre courir

Acceptation d'offres.

Membertou *reçoit l'offre, & quant & quant otage,*
Envoyant vn des ſiens par échange au rivage,
Puis recule en arriere, & va ſes gens revoir,
Qu'il trouve grandement deſireux de ſçavoir
En quelle volonté ces peuples ci étoient,
Et ſi à quelque paix encliner ilz ſembloient.
Le Prince Souriquois *ſes troupes abordant,*
D'vn viſage joyeux il les va regardant,

Disant, Ilz sont à nous: la farce s'en va faite,
C'est demain qu'il faut voir cette troupe deffaite:
Et leur conte amplement ce qui s'étoit paßé,
Et comment ilz s'étoient l'vn l'autre careßé.
Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre, Cōseil pour surprēdre l'ennemi.
Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
Quand nous sommes partis le conseil a eté
De leur faire present des biens qu'avons porté,
Et avec eux troquer de nôtre marchandise
A fin que l'homme feint soit pris en sa feintise
Nous irons donc par mer la moitié seulement:
Le surplus en deux parts ira secretement
Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle:
Lors ilz viendront charger, & nous seconderont,
Et tant que durera le jour ilz frapperont
Sans merci, sans faveur, & sans misericorde,
Afin qu'ici de nous long temps on se recorde.
Outre nôtre querele il y a du butin,
Ils ont du blé, des noix, de la vigne & du lin, Fruits de la terre Armouchiquoise.
Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
Nous les aurons außi. Il étoit nuit encor
Et le clair ciel étoit tout brillant de clous d'or,
Quand Membertou *(de qui l'esprit point ne repose)*
A prendre son quartier tout son peuple dispose, Disposition pour attaquer l'ennemi.
Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
Il les fait eßayer les terrestres dangers,
Ainsi Memembourré *dispos à la poursuite*
Est fait le general d'vne trouve d'elite,
Medagoet *d'autre part hardi aux grans exploits*
Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.

† Capitaine, Duc, Roy.

Mais le grand Sagamos† *pour tendre sa banniere*
Attendit que l'Aurore eust épars sa lumiere
En tout son horizon: & lors que le Soleil
Eut été reconduit au lieu de son reveil
Il met la voile au vent, tirant droit à la place
Où desja l'attendoit cette grand' populace,
Où étant arrivé, partie de ses gens
A descendre aprés lui se montrent diligens.
Il saluë les chefs de cette compagnie,
Entre autres Olmechin, Marchin, *& leur mesgnie.*
Puis offre les presens dont i'ay fait mention,
Qu'il veut étre témoins de son affection:
C'étoient robbes, chappeaux, & chausses, & chemises.
Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
Des trompes y avoit, dont on ne sçavoit pas
L'usage, ni la fin du mal qu'elles couvoient.
Les autres cependant dans le bois attendoient
Soigneusement l'appel qui avoit été dit,
Quand Membertou *voulant faire voir son credit,*
Il convoque son peuple embouchant vne trompe,
Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe.
Car tout en vn instant lui qui n'avoit point d'armes
Oyant les siens venir feignit étre aux alarmes,
Et se trouvant garni de masses & poignars,
D'acs, fleches, coutelas, de picques & de dars,
Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
Sur l'heure à chamailler sans grande resistence.
Ils en font grand massacre, & cependant du bois
Arrive le surplus criant à haute voix,
He, he, oukchegouïa, *& parmi la melée*
Se voit incontinent cette troupe melée.

Mauuais appas.

Rüse de Mẽbertou.

C'est, comme

L'Armouchiquois *voyant que de lui c'étoit fait*
S'il ne remedioit promptement à son fait,
A ce dernier besoin pense de se defendre
Plustot qu'à la merci de ceux ici se rendre.
Ils étoient la plusspart ja de couteaux armez
Que de porter au col ilz sont accoutumez,
Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
Car Membertou *muni d'vne armure plus seure,*
D'vn bouclier de bois dur, & d'vn bon coutelas,
Ainsi que le trenchant d'vne faux met à bas
L'honneur des beaux épics : son epée de méme
Moissonnoit l'ennemi d'vne fureur extreme.
Les autres transportez d'vne pareille ardeur,
Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
Mais avec hurlemens & voix épouvantables,
Tuent comme fourmis ces pauvres miserables,
Si que d'eux c'étoit fait s'ilz n'eussent eu recours
Au bien qui vient parfois de tourner à rebours.
Ce peuple de tout temps amateur de pillage
Cuidoit sur Membertou *avoir tel avantage,*
Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin,
Neantmoins en tous cas ilz avoient eu le soin
D'en faire vn magazin au fond d'vne vallee,
Où la troupe fuiarde en fin s'en est allee.
Là chacun se fournir d'arcs, fleches, & carquois,
De picques, de boucliers, & de masses de bois,
Là *de tourner visage, & d'vne face irée*
Charger sur Membertou *et sa gente enivrée*
Du sang Armouchiquois. *A ce nouvel effort*
Fut Panoniagués *au danger de la mort*
Blessé d'vn javelot environ la poitrine.
Chkoudun *le courageux, y receut sur l'echine*

qui diroit Où est-ce.

Sauvages portent vn couteau pendu au col.

Comparaison.

Fuite des Armouchiquois.

Ruse d'iceux

Nouveau combat.

Vn coup qui l'atterra, & se vit en danger
(L'ennemi gaignant pié) de jamais n'en bouger.
Mais le fort Chkoudumech' *son frere, de sa masse*
Fendant la presse, fit bien-tot se faire place
Pour le tirer de là: mais il y fut battu
D'vn coup que lui chargea de toute sa vertu
Le cruel Olmelchin. Mnesinou *(dont la gloire*
Par toute cette côte est en tous lieux notoire)
Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
Transpercer Membertou *de l'vne à l'autre part:*
Mais le coup gauchissant par la subtile addresse,
Du Prince Souriquois, *à son fils il s'addresse,*
Son fils Actaudinech', *lequel il ayme mieux*
Que toutes les beautez de la terre & des cieux.
Ce coup doncques perçant le détroit de sa manche
Vite comme vn éclair luy porta dans la hanche:
Dequoy tout effrayé le Prince Membertou,
Il se remet aux ieux du monstrueux Gougou
Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
Iadis son pere osa hazardeux entreprendre,
Et redoublant sa force il étendit son bras.
Et le fendit en deux de son fier coutelas.
Et comme vn chene haut abbatu de l'orage
Traine en bas quant & soy son plus beau voisinage,
Ainsi Mnesinou *mort, maint des siens alentour*
Alla voir de Pluton le tenebreux sejour.
L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
Aymant mieux là mourir que honteusement vivre
S'il arrivoit jamais que Membertou *veinqueur*
Leur laissat du combat l'eternel des-honneur.
Ainsi se r'assemblans font des scares diverses.
Et à leur ennemi donnent maintes traverses.

[Marginal notes:]
C'est à dire le jeune Chcoudun.

C'est Membertou.

Ceci est vne feinte Poëtique. Voy l'Histoire du Gougou ci dessus liv. 3. ch. 28.

Car

Car jusques là n'avoient encor eté rangés,
Occasion que mal ilz s'étoient revengés.
Bessabés & Marchin *ont les pointes premieres,*
Qui venans attaquer avec leurs bendes fieres
Le chef des Souriquois, *vne grele de dars*
En l'vn & en l'autre ôt tombe de toutes pars.
La clarté du soleil en demeure obscurcie,
Et le nombre des traits toujours se multiplie.
A cette charge ici quelques vns sont blessés
Parmi les Souriquois *: mais plus de terrassés*
Sont de l'autre côté : car de ceux-ci les fleches
A pointes d'os, ne font de si mortelles breches
Comme de ceux qui sont plus voisins des François
Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,
Toutefois de nouveau voici nouvelle force (force.
Qui des Membertouquois *les bras, non les cœurs,*
Go, go, go, *c'est leur cri.* Abejou, Olmechin,
Le fort Argostembroet, *& le fier* Bertachin
En sont les conducteurs, qui de premiere entree
Du vaillant Messamoet *la troupe ont rencontree,*
Messamoet (*qui jadis humant l'air de la France*
Avoit de guerroyer reconu la science
Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
Aprés mainte bricole avoit gaigné le mont
D'où il pensoit avoir vn facile avantage
Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage.
Mais cetui-ci rusé loin de là declina,
Et le gros escadron des Souriquois *mena*
Poursuivant vivement jusques dessus l'oree
Où deux fois chaque jour se hausse la maree,
Là Neguioadetch' *mere du decedé*
Aprés avoir long temps le combat regardé,

Nouvel effort des Armouchiquois.

Les Souriquois. sont plus voisins de la France que les Armouchiquois.

Souriquois repoussez.

La mere

de Panoniac étoit allée à la guerre.

Voyant en desarroy de Membertou *la troupe,*
Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
Afin de donner cœur aux soldats étonnés
Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.
Et comme des Persans les meres & les femmes
Jadis voyans leurs fils & leurs maris infames
S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
Courageuses soudain allerent au-devant,
Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
Les vnes s'écrians : Quoy doncques voulez vous
Vous sauver ci-dedans pour eviter les coups
De cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte
Crians à leurs enfans : R'entrez dedans la porte
Du logis dans lequel vous avés eté nés,
Ou contre l'ennemi promptement retournés.
Eux d'vn spectacle tel se trouvans pleins de honte,
Vn sang tout vergongneux à l'heure au front leur
Si bien que retournans leurs faces en arriere (mõte,
A l'empire Medois mirent la fin derniere.
Ainsi fit cette mere en voyant le danger
Où alloient Membertou *& les siens se plonger.*

Grand courage d'vn hõme impotent.

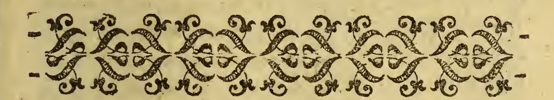
Neguirouët *son mari ores paralytique,*
Mais qui de bien combatre entendoit la pratique,
S'y étoit fait porter : & bien reconoissant
Le desastre prochain qui les alloit pressant
S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
Se fait descendre à terre, & lui-méme s'efforce
De marcher au combat, afin de là mourir
S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
Etant au milieu d'eux il leur donne courage
Et les conjure tous de venger son outrage.

Mes amis (ce dit il) vous ne combattez point
Pour le fait ſeulement, helas ! qui trop me point.
Il y va de l'honneur, il y va de la vie:
Ces deux ici perdus, la perte en eſt ſuivie
Des ſoupirs et regrets des femmes & enfans
De qui nos ennemis s'en iront triomphans
Tout ainſi que de nous. Ayez doncques courage,
Ie les voy ja branler : c'eſt ici bon preſage.
A ces mots Membertou *fait tirer les Mouſquets* Chãce tournée contre les Armouchiquois.
Qu'au partir les François lui avoient tenu prets.
Chkoudun *en fait autant (car il a eu de méme*
Deux MOUſquets *pour autãt que les François il ayme)*
Léquels étoient parez pour la neceſſité
Comme vn dernier remede au corps debilité.
Aux coups de ces batons en voila dix par terre.
Et le reſte effrayé au bruit de ce tonnerre. Effect des coups de Mouſquets.
Abejou, Chitagat, Olmechin, & Marchin
Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin
A ce choc ſont tombés. Chkoudun *qui a memoire*
Du coup qu'il a reçeu ne veut point que la gloire
En demeure au donneur, mais d'vn traint donne-mort
Valeureux il attaque Argoſtembroet *le fort,*
Et preſſe le ſurplus d'vne roideur ſi grande,
Qu'au ſeul bruit de ſon nom l'ennemi ſe debende. Déroute des Armouchiquois.
Membertouchis *auſſi l'ainé de* Membertou
A l'aile de ſon pere aſſiſté de Kichkou,
Se faiſant faire jour d'vn coup trois en renverſe,
Et ja deça, delà, tout eſt à la renverſe.
A cinq cens pas plus loin ſe trouvans Ouzagat,
Et Anadabijou *empechés au combat,*
Ilz furent ſecourus par la troupe hardie
De Panoniagués, *qui bien tot fut ſuivie*

D'Oagimech' & les siens; si bien qu'en peu de temps
Entiere dérou-te. L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs:
Car tout ce qui restoit, quoy que puissant en nõbre,
Ne porta gueres loin le malheureux encombre
Qui l'alloit tallonnant: d'autant que Oagimont
Avec Memembouré restant au pied du mont
Que nagueres i'ay dit, les fuyars attendirent,
Et valeureusement poursuivans les battirent.
Mais Oagimont s'étant eloigné de son parc,
Trop prompt, y fut blessé grievemẽt d'vn trait d'arc.
Meméhouré (trop chaud) préque en la méme sorte
L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
Ce qui plusieurs en fit de leur mains échapper,
Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.
Poly-gamie. Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
Et Metembroebit, Medagoet, Chich'cobech'
Bituani, Penin, Actembroé, Semcoudech',
Tous vaillans champions, soldats, & Capitaines
Victoi-re sans perte. Acheverent du tout ces races inhumaines.
Mais ce qui est ici digne d'étonnement,
C'est que des Souriquois n'est mort vn seulement.
L'Armouchiquois éteint, cette armée defaite,
Membertou glorieux fait sonner la retraite,
On trouve de blessés encores Pech'kmeg,
Les blessez. Oupakour, Ababich', Pitagan, Chich'kmeg,
Vmanuet, et Kobech', dont les playes on pense,
Tandis que du butin d'autre côté l'on pense.
Butin, non des tresors, non des riches joyaux,
Non des armes à feu, ou nombre de chevaux:
Mais les cuirs seulement des tétes ennemies,
Pour en faire triomphe en maintes tabagies.

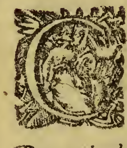
Et donner au retour à leurs femmes confort
Quand arrivez seront joyeusement à port.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.



LA TABAGIE† MARINE.

† C'est Banquet. Voy le ch. 18. ci-dessus liv. 4.



OMPAGNONS, *où est le temps*
Qu'avions nôtre passe-temps
A descendre au plus habile
Sur le pié ferme d'vne ile,
Fourrageans de toutes pars
Deça & delà épars
Parmi l'epés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tangueu, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand.
C,a, (ce disoi-ie à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ces oiseaux tendrelets,
Ilz valent bien des poulets.

Voy le ch. 21. liv. 6.

Dieu ! quelle plaisante chasse.
Amasse, garçon, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu és alaigre & dispos,
Et revien tout à cette heure
Prendre pareille mesure,
Ne cessant jusques à ce
Que nous en ayons asé :
Car nous pourrions de cette île
Fournir vne bonne ville.
Je voudroy m'avoir couté
Vn Karolus bien conté,
Et étre en cet equipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris,
O que i'y auroy d'amis,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place.
Qu'on ne parle maintenant
Que des iles du Ponant,
Voy les ch. 2. & 7. du 3. liv. *Car les iles Fortunées*
Sont certes infortunées
Au pris de celles ici,
Qui nous fournissent ainsi
Pour neant ce que l'on achete
Es ruës de la Huchette,
Ou aux Ours bien cherement.
Ie ne sçay certainement
Comme le monde est si béte
Que ce païs il rejette,
Veu la grand' felicité
Qui s'y voit de tout côté.

Soit qu'on ſuive cette chaſſe,
Soit que l'Ellan on pourchaſſe,
Ou qu'on vueille de poiſſon
Faire en eté la moiſſon.
Car quant eſt des paturages
Jl n'y manque point d'herbages
Pour nourrir vaches & veaux.
Ce ne ſont rien que ruiſſeaux,
Lacs, fonteines, & rivieres
(De tous biens les pepinieres)
En ce païs forétier.
Il y a mines d'acier,
De fer, d'argent, & de cuivre,
Aſſeurez moyens de vivre,
Quand en train elles ſeront,
Et par le monde courront.
La terre y eſt plantureuſe
Pour rendre la gent heureuſe
Qui la voudra cultiver.
Jl ne reſte que trouver
Bon nombre de jeunes filles
A porter enfans habiles
Pour bien-tot nous rendre forts
En ces mers, rives, & ports,
Et paſſer melancholie
Chacun avecque s'amie
Prés les murmurantes eaux,
Qui gazoüillent par les vaux,
Ou à l'ombre des fueillages
Des endormans verd bocages.
Par mon ame ie voudroy
Que dés ore il pleüt au Roy

Me bailler des bonnes rentes
En ma bourſe bien venantes
Tous les ans dix mille eſcus,
Voire trente mille, & plus,
Pour employer à l'vſage
D'vn honéte mariage,
A la charge de venir
En ce païs me tenir,
Et y planter vne race,
Digne de ſa bonne grace,
Qui ſeruice luy feroit
Tant qu'au monde elle ſeroit,
Quittant du barreau la lice,
Et du monde la malice,
Et les injuſtes faveurs
Des hommes de qui les cœurs
S'enclinent à l'apparence
Pour opprimer l'innocence.

Voy le ch. 9. du liv. 4.

De tels & autres propos
J'entretenoy mes diſpos
Tandis que chacun ſa proye
Diligent à bort envoye.
Devinez ſi au repas
Grand' chere ne faiſions pas.
Car avec cette viande
D'elle-méme aſſez friande
Nous avions abondamment
De poiſſon pris frechement.

Abort, c'eſt à dire dans la barque.

Quand ores en ma memoire
Se ramentoit cette hiſtoire,
Ie regrette ce temps là
Qui nous fourniſſoit cela.

Car dés long temps la pature
De ſalé nous eſt ſi dure,
Que nos eſtomacz forcés
En demeurent offenſés.
Pourtant ie ne veux pas dire
Que les maitres du navire
Meſſieurs les aſſociés†
Ne ſe ſoient point ſouciés
D'envoyer honétement
Nôtre rafraichiſſement.
Mais certaines gourmandailles
Ont mangé noz victuailles,
Noz poules & noz moutons,
Et grapillez noz citrons,
Nôtre ſucre, noz grenades,
Nos épices & muſcades,
Ris, & raiſins, & pruneaux,
Et autres fruits bons & beaux
Vtiles en la marine
Pour conforter la poitrine.
Vous ſçavés ſi ie di vray,
Capitaine Papegay.
Si jamais ie ſuis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne regira
Ce que ma nef portera.
Mais ne laiſſons ie vous prie
De mener joyeuſe vie,
Ça, garçon, de ce bon vin
Du cru de Monſieur Macquin,
Et buvons à pleine gorge
Tant à luy qu'à Monſieur George.

† Meſſieurs Georges & Macquin de la Rochelle. Voy le chap. 17. liv. 4. ci-deſſus.

Ce ſont des bourgeois

Ce ſont des hommes d'honneur
Et d'vne agreable humeur,
Car ilz nous ont l'autre année
Fourni de bonne vinée,
Dont le parfum nompareil
A garenti du cercueil
Pluſieurs qui fuſſent grand' erre
Allé dormir ſouz la terre.
Et ne trouve quant à moy
Drogue de meilleur aloy
En nôtre France-Nouvelle
Pour braver la mort cruelle,
Que vivre joyeuſement
Avec le fruit du ſarment.
Eſt-ce pas donc bon ménage
D'avoir vn ſi bon bruvage
Pour le retour conſervé?
Car ici n'avons trouvé
Que bien petite vendange,
Ce qui nous eſt bien étrange.
Car le cidre Maloin
Ne vaut pas du petit vin.
Mais ayons la patience
Que ſoyons rendus en France.
Approche de moy, garçon,
Et m'apporte ce jambon,
Que i'en prenne vne aiguillette,
Car ce lard point ne me haite.
J'aimeroy mieux voir noz plats
Garnis de bons cervelats,
De patés & de ſaucisses
Confits en bonnes epices.

Que de cette venaiſon
Dont ie n'ay nulle achoiſon,
Non plus que de ces moruës
Qui ſont toutes vermoluës.
Certes le maitre valet
Meriteroit vn ſoufflet
De nous bailler tout du pire
Qui ſoit dedans ce navire.
Car nous devrions par honneur
Etre ſervis du meilleur.
Otez nous tant de viandes,
Et apportez des amandes,
Pruneaux, figues & raiſins,
Et buvons à noz voiſins.
C,a toute la pleine taſſe,
C'eſt à vótre bonne grace,
Capitaine Chevalier.
Si dedans vôtre cellier
Avez quelque friandiſe,
Faites que de vous l'on diſe
Que vous eſtes liberal,
Et vrayment homme Royal.
Maitre teneZ vous en garde,
C'eſt à vous que ie regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moy le verre plein.
Cette derniere nuitée
A paru fort irritée.
Il y vint vn coup de mer
Qui penſa nous abymer,
Mais vous fites diligence
De parer à la defenſe.

C'eſt le maitre conducteur du navire Nicolas Martin, de ſaint Malo.

Dieu garde le bon IONAS†
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage,
Nous y aurions du dommage
Et m'étonne infiniment
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphemé
D'vn langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.
Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons remission
De noz fautes : & sans cesse
Soit louée sa hautesse.. Amen.

† C'est le nom de nôtre navire.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.



